

Cannes

Ici sur terre, les yeux perdus dans les nuages

Basil Da Cunha est un portugais présent à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes avec « Nuvem », production luso-suisse. Ses courts (pour l'instant...) n'ont rien avoir avec les limites d'un format souvent juste conceptuel ou anecdotique. Comme ses personnages, il cherche à assouvir son désir d'expansion. Et il fuit le cinéma social.

Il y a toujours quelqu'un dans les nuages, mais les choses se passent sur terre. « Les histoires sont simples. Toujours sur quelqu'un qui poursuit un rêve et une réalité qui l'empêche d'y arriver. » dit Basil Da Cunha. Un milieu clôt, marginalisé, un personnage fermé sur lui-même qui à un moment se libère à travers quelque chose: Un travelling tiré par l'onirisme à la fin d'« A Côté », dans lequel un bon géant, immigré roumain à Lausanne, Suisse, court pour réussir à respirer parce que son rêve a eu une fin dramatique. Mais on sait que la course de ce solitaire isolé au sein de son propre milieu ne va nulle part ; Puis tout un film installé dans la fantasmagorie, « Nuage », dans lequel le petit prince de la planète Reboleira rêve les yeux ouverts d'un poisson-lune pour séduire une fille. A Côté, tourné en quatre jours a remporté le prix national du cinéma portugais l'année passée, et Nuvem, filmé en trois mois, intègre la sélection de la Quinzaine des réalisateurs à Cannes cette année. Il faut connaître Basil Da Cunha, une promesse du cinéma à seulement 25 ans.

« Les rêveurs me fascinent, surtout dans un monde qui laisse peu d'espace aux rêves. « L'Étranger » de Camus me fascine. Plus il est confronté à l'échec, plus il se réfugie dans ses rêves. »

C'est la fatalité, le prix à payer...

« Mais il y a vraiment ce sentiment de fatalité entre les immigrés », souligne ce fils de mère suisse et père portugais, qui a grandi dans les milieux populaires Suisses, au milieu d'autres immigrés, « tous mélangés », et qui en ce moment se retrouve à vivre dans le ghetto le plus malfamé de Lisbonne car il fait de Reboleira « son » quartier.

« Je suis arrivé ici un peu par hasard, j'ai fait de grands amis, tous artistes rappeurs, c'est avec eux que j'ai commencé à imaginer quelque chose. » - Nuvem.

LE CINEMA AVEC LA VIE

Il faut sentir ces courts métrages qui n'ont rien à voir avec les limites de ce format qui est presque toujours fermé et anecdotique. Ces films, comme ses personnages, luttent pour leur désir d'expansion. Ils traversent la fiction et le documentaire, l'un se construisant dans l'autre sans jamais s'annuler. Mais il ne cesse non plus de fuir ce cinéma social, les yeux rivés dans les nuages.

« Ma base de travail est de donner de la liberté au tournage, permettre aux différents intervenants, qui sont un mélange d'acteurs professionnels et non-professionnels, de s'exprimer. » dit Basil.

Un cinéma où « il n'y a pas une anarchie totale, mais un dispositif qui se crée en fonction du film ».

Il n'y a peut-être pas d'anarchie, mais des risques pour les producteurs par exemple, en raison des « imprévu » et de la « liberté ». N'oublions pas que nous parlons de courts et non de longs. Dans « A Côté », Basil a voulu que le personnage principal soit interprété par un acteur professionnel, Dorin Dragos, car il avait « besoin de sa technique ». Mais « je créais constamment des entraves à son jeu afin qu'il ne puisse jamais s'appuyer sur un jeu préfabriqué. Autour de l'acteur une série de personnages : un portugais édenté que j'ai trouvé à 7h du matin entraîné de boire un litre de vin dans un petit bar aux Pâquis et ce qu'il a apporté au film a été incroyable, des choses avec une poésie tel qu'aucun dialoguiste ou scénariste ne pourrait écrire. Ensuite je l'ai mélangé à un espagnol qui n'aime pas les portugais, le roumain, un pro qui déteste les amateurs, et j'ai filmé dans une rue de prostituées pour alimenter les conversations. »

Dans « Nuvem », « j'ai poussé le dispositif à l'extrême : presque rien n'était écrit, un film construit pour un personnage qui s'appelle réellement « Nuvem », un type très intelligent qui aurait pu être ministre des finances du Portugal mais qui préfère être assis par terre dans les ruelles d'un bidonville à boire des bières. Il n'y avait pas de plan de travail ou d'équipe, il n'y avait pas d'horaires de travail, et surtout pas d'eau plate, que du vin et du whisky, ou quoi que se soit qui fasse émerger l'inspiration dont chacun avait besoin... »

Trois mois de tournage pour tout cela.

« On ne pouvait pas filmer tous les jours. Le cinéma se mélange à la vie. On ne peut pas arriver et sucer ce dont on a besoin sans prendre la réalité en compte. Ce film existe grâce aux gens qui le font. Les producteurs m'ont donné de quoi boire et manger et s'occupe de la postprod du film mais ceux qui font le film exister, c'est les gens de Reboleira. Le film, c'est sur eux. Sur les rêves et la capacité de résilience. »

Le catalan Albert Serra, le portugais Miguel Gomes, l'italien Pasolini, ou l'autre italien Fellini, et en tête le portugais Pedro Costa – réponse de Basil à la question sur les réalisateurs qui l'ont marqués. Pedro Costa, évidemment, pour cette manière unique qu'il a d'asseoir les participants du film sur un trône. « Cependant la relation qu'il a avec le ghetto est différente de la mienne. On a pas la même énergie. Il est plus intimiste, il est dans les chambres, moi j'essaye de faire exister tout un monde... Je vais pas aussi pas aussi loin dans l'intimité, mais j'essaye d'impliquer plus de gens. J'ai grandi dans un quartier populaire, alors évidemment je me sens plus à l'aise à Reboleira qu'au Marquês de Pombal. »

L'IMAGE DU PORTUGAL

Cependant, il ne s'est pas senti à l'aise dans l'école de cinéma au Portugal. Il n'y reste que deux semaines. Il défend l'idée qu'une école n'est bonne que si elle fait tout à l'envers : « le cinéma ne peut pas être pédagogique », comme justement il n'était pas à l'école de Genève, où des cinéastes comme Albert Serra et Miguel Gomes « foutaient le bordel » dans les workshops.

A Lisbonne l'école qu'il découvre est composée « de vieillards qui avaient servis le café sur les tournages de Manuel Oliveira et qui s'accrochent à ce boulot pour

des mauvaises raisons. Un enseignement hiérarchisé, à l'image des des tournages américains, mais on est en Europe ici .».

On lui demande une définition de la Suisse. « Il y a un parti qui domine le paysage politique suisse, un parti réactionnaire et xénophobe, nationaliste et même fascisant. L'UDC est une machine à faire voter des lois contre les étrangers en les stigmatisant constamment, en instrumentalisant la peur de l'autre. Mais paradoxalement, c'est un pays plus ouvert que le Portugal : il y a un peu de la culture française en suisse romande, une facilité à dire les choses et aborder le débat, donc moins de tabous. Ma ville, Lausanne, s'appuie et se structure autour de la dynamique que produit les secondes et troisièmes générations d'immigrés. La Suisse est un pays protestant, ce qui plus qu'une religion est une morale. Être heureux est un péché, le système politique finit par s'auto-réguler sans personnification du politique, l'étrangeté n'est pas acceptée et donc tout ce qui dérange ce système bien huilé est vite éliminé. C'est aussi un pays qui nourrit les fantasmes de l'extérieur, des futurs immigrés: il paraît qu'on a qu'à se baisser pour ramasser de l'argent ; alors qu'au fond, c'est juste un pays qui axe son fonctionnement sur le pouvoir d'achat et la consommation indécente à travers des citoyens qui vivent pour le travail. Il y a un système social moins pire qu'ailleurs, et une aise à la culture relativement bonne. »

Membres de Thera, association suisse de réalisateurs qui se transforme en boîte de production, des types qui « qui acceptent de prendre des risques avec leur propre argent quand ils croient à un projet », Basil a trouvé chez « O Som e a Furia » le même courage pour soutenir un cinéma différent et radical. « C'est avec eux (Thera et O Som e a Furia) que je bosse sur mes projets de longs : Une histoire sur un chauffeur de taxi qui va revivre à travers sa rencontre avec la mort ; un road-movie avec trois pieds niquelés de Reboleira, dont l'un est un bandit capverdien incarcé le jour de son arrivée au Portugal qui sort de prison après huit ans sans jamais avoir vu le Portugal, un roadmovie qui ira jusqu'au nord du pays, « le genre d'endroits où ils ont jamais vu un black », c'est d'ailleurs celui qu'il compte réaliser en premier. Ou encore l'histoire d'un vieil alcoolique qui va sréorganisé son quotidien, épris de fascination pour la voix d'une fille séquestrée chez le voisin avec laquelle il communique à travers un tube de canalisation. »

On va continuer a entendre parler de Basil Da Cunha.

Vasco Camara
Extrait du journal O Publico